

Gilbert Turp, Louis-Philippe Hébert, David Dorais

Jean-François Crépeau

Numéro 164, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83967ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

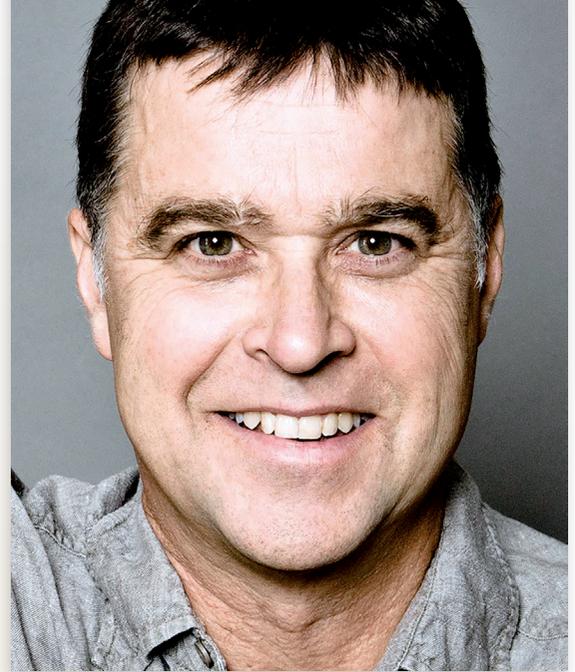
Crépeau, J.-F. (2016). Compte rendu de [Gilbert Turp, Louis-Philippe Hébert, David Dorais]. *Lettres québécoises*, (164), 24–25.

☆☆☆☆

GILBERT TURP

La caverne

Montréal, Québec Amérique, coll. « Latitudes », 2016, 264 p., 24,95 \$.



GILBERT TURP

Voyage au pays des habitudes

La poétique (335 av. J.-C.) d'Aristote énonçait diverses règles littéraires dont celle des unités de temps, de lieu et d'action. Des auteurs s'en inspirent encore, conférant ainsi une allure classique à leurs œuvres. C'est ce que j'ai remarqué, entre autres, dans *La caverne*, le second roman de Gilbert Turp : un héros, des protagonistes, une interaction, des péripéties, une durée et des lieux. Quelle harmonie !

Michel est animateur radio et « la caverne » du titre, son studio. Il se souvient avec nostalgie des années de journalisme de terrain. Aujourd'hui, il surfe sur les vagues de l'habitude, mais il ne peut s'imaginer continuer ainsi pendant les 30 prochaines années.

Sa vie personnelle s'en va aussi à vau-l'eau, et même sa voix radiophonique a perdu de son charme. Simone, son épouse, s'est habituée à ses infidélités et elle se concentre sur son travail de directrice d'école. Leur fille, Emma, ne leur a jamais posé de grands problèmes ; à 18 ans, elle termine le cégep et elle est admise en médecine.

Un jour, Michel est témoin d'un geste de tendresse entre Simone et son amie Magdalena. Secoué, il est dévasté lorsqu'elle lui avoue sa passion pour « la Grande Italienne » et lui annonce qu'elles partent en Toscane. Une autre surprise l'attend : Emma s'en va elle aussi en Italie, car elle remet en question ses projets d'avenir.

LE BAUME D'ITALIE

Sans se résigner à cette cascade d'événements, Michel propose à sa fille de l'accompagner. À Rome, ils sont accueillis par Simone, Magdalena et le chien Pannacotta. Malgré la conjoncture surréaliste, la visite de sites historiques lui rappelle ce voyage avec sa jeune épouse et l'aide à comprendre comment il s'est éloigné de l'essentiel.

Après la Ville sainte, cette drôle de famille se dirige vers la Toscane. Michel y reste quelques jours avant de reprendre la route en compagnie d'Emma. Il a loué, à prix d'or, une Alfa Romeo décapotable, histoire d'être à la mode. Les deux semaines suivantes permettent aux voyageurs de remettre à l'heure les pendules de leur existence et d'expliquer ses dérives.

Michel prolonge son séjour afin de reprendre son souffle après ce tsunami d'émotions. Pannacotta l'accompagne, et ses rapports avec le chien illustrent comment il fait le point sur sa vie, passée et présente, et sur les choix qui s'offrent désormais à lui.

De retour à Montréal, Michel met en vente la maison familiale et quitte la métropole pour les Cantons-de-l'Est. Le pauvre Pannacotta peine à se remettre du voyage dans la soute à bagages, à s'habituer à sa première expérience de vie urbaine puis à cette campagne où son nouveau maître s'installe.

Ayant toujours besoin de se rassurer sur son pouvoir de séduction, Michel a quelques aventures passagères, sans plus, car il espère le retour de Simone, même si leurs échanges de courriels lui apprennent une nouvelle façon de vivre leur relation. Quant à Emma, elle semble perdre son temps, jusqu'au jour où la tension monte entre elle, sa mère et Magdalena, et qu'elle rentre au Québec.

Ces quelques mois loin du brouhaha quotidien auront permis à tous de trouver un équilibre entre ce que chacun est devenu et ce qu'ils étaient vraiment. Crise tardive d'adolescence et de l'âge adulte ? C'est un peu de ce magma qu'ils sortent rassérénés. Seul Pannacotta ne survit pas à tant de changements, une maladie subite l'emportant.

Gilbert Turp a écrit un excellent roman, *La caverne* nous entraînant dans un univers où l'entière des personnages, des lieux et de l'action baigne dans un réalisme qu'une certaine poésie de l'écriture éloigne du banal train-train en faisant la part belle à la nature, aux paysages, et surtout à un humanisme qui l'emporte sur le cynisme et la morosité du temps qui passe.

☆☆☆☆ ½

LOUIS-PHILIPPE HÉBERT

James ou Les habits trop amples du boa constrictor

Montréal, Lévesque, coll. « Réverbération », 2016, 290 p., 30 \$.

Rêve ou réalité ?

L'imaginaire et le discours littéraire de Louis-Philippe Hébert se renouvellent sans cesse. Ainsi, *James ou Les habits trop amples du boa constrictor*, son plus récent opus, tient du huis clos, du dialogue intérieur et de la joute verbale, sur les fils d'une trame tissée sur une chaîne aux teintes surréalistes.

Deux personnages portent le récit : Sébastien André, réalisateur télé qui en est le narrateur, et James Cook, animateur d'une émission scientifique à succès qui est au cœur de l'action. Ce dernier est en proie à des rêves qui le tiennent sans cesse éveillé. La peur qu'ils lui instillent sape son existence. Pour le vulgarisateur scientifique qu'il est, ses troubles du sommeil doivent avoir une explication, mais laquelle ?

S'il ne s'attarde pas à définir ce qui lui arrive, son ami et réalisateur Sébastien s'en préoccupe. Il veut protéger la carrière de James, surtout depuis que les producteurs ont remarqué son attitude erratique. L'inquiétude monte d'un cran quand l'animateur leur propose une nouvelle émission aux aspects ésotériques.

JEUX ONIRIQUES

Sébastien, dans un élan de paternalisme, l'amène chez Maxime Octave Mortier — sosie imaginaire de l'écrivain et psychanalyste Maxime Olivier Moutier — en espérant qu'une thérapie guérira les troubles que ses rêves provoquent. James en est même venu à noter chacun des scénarios oniriques, à les numéroter et à en faire des analyses croisées. Que signifie tel rêve ? Y a-t-il un lien entre le 54 et le 108 ? L'inquiétude de Sébastien André croît. Intérêt personnel ou professionnel ? On se le demande, jusqu'à ce que les aventures que James et lui connaissent les rapprochent, le réalisateur se mettant lui aussi à rêver.

Et le boa du titre ? C'est une métaphore qui file à travers les images que suggère la frayeur devenue le lot de l'existence du héros. C'est de la peur primaire qu'il s'agit, celle que les enfants ont parfois de coucher dans le noir, parce qu'ils craignent qu'un animal féroce, ici le boa constrictor, surgisse d'en dessous du lit. Chez l'adulte, les fantasmes générés par des cauchemars répétitifs sont démesurés. L'absence de sommeil claquemure le pauvre James dans un monde imaginaire, au point qu'il croit que sombrer dans le sommeil serait suicidaire, qu'il serait étouffé par le boa constrictor.

Comment guérir James ? se demande Sébastien. Cette quête le pousse à amener son ami dans son jardin secret, un chalet situé dans une région

☆☆ ½

DAVID DORAIS

Oh ! La belle province ! Épopée touristique

Montréal, Leméac, 2016, 152 p., 21,95 \$.

Conter Fleurette

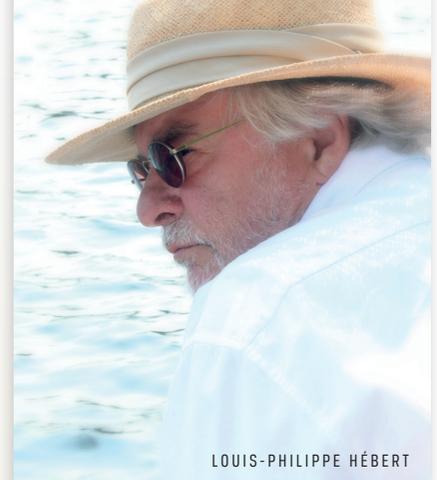
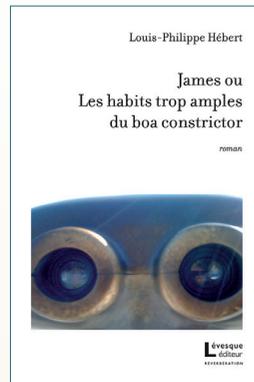
De Montréal à Cabano, il y a environ 450 kilomètres que Fleurette compte parcourir pour se libérer de la peur qu'elle ressent depuis le braquage du resto où elle est serveuse. Mais les âmes charitables qui l'y amènent vont-elles l'en délivrer ?

Près du métro Radisson, elle rencontre Jehannyne, une retraitée qui fait le tour des festivals à bord de son « campeur ». Les voilà en route pour Sainte-Madeleine où se trouve un camping dont l'ingéniosité des villégiateurs émerveille Fleurette. De là, elle poursuit sa route avec Martin, un trajet qui met en évidence sa bonté naïve qu'aucune situation ne semble blesser.

Je note les calembours et autres jeux de mots qui émaillent cette histoire. Je remarque aussi que les prénoms des personnages sont écrits de façon imaginative. Puis, il y a la francisation d'anglicismes dont l'usage accentue, de façon simpliste, l'hyperréalisme du récit grâce à leur libre graphie, « ticheurte » étant un exemple.

ÉLOGE DE LA POUTINE

Au Madrid, la voyageuse rencontre Magdalena Comaneci. Cette professeure titulaire pour le « certificat en gestion et pratiques socioculturelles de gastronomie » croit que « la poutine est un vecteur politique important ». En route, elles croisent le vieil autobus de François Galarneau, personnage mythique de Jacques Godbout,



isolée sur les rives du Saint-Laurent et dont l'histoire n'a rien pour le ramener.

Et si cette aventure rocambolesque n'était qu'une expérience « scientifique » dont les conclusions serviraient à son projet d'émission ? Expérience surréaliste s'il en est que James a poussée jusqu'à l'épuisement, physique par l'insomnie et intellectuel par l'incarnation du mythe du serpent dévastateur.

On dit parfois que Lovecraft a inspiré L.-P. Hébert. Je connais mal l'écrivain états-unien, mais je crois que la toile de fond de *James ou Les habits trop amples du boa constrictor* a des traits fantastiques et surréalistes. Elle nous fait ainsi passer du rêve à la réalité, de l'onirisme pur au réalisme cru, comme le suggère l'image qu'évoque le titre.



converti en casse-croûte par un garçon qui serait « auteur, si l'homme n'avait pas besoin de se nourrir ».

À Québec, elles visitent une chef provençale convaincue que la poutine doit être déclinée de mille façons : poutine au pâté chinois, au ragoût de pattes, de cigares au chou, « poutecipâte », sans oublier les poutines desserts.

Fleurette quitte la Capitale à bord d'un camion de la « Cabano Kingsway » conduit par Violante, une jovialiste lesbienne qui la séduit. À destination, Fleurette se rend à « la journée Chien Chaud Optimiste » où elle croise un groupe de femmes voilées et Wong Wing, un Chinois originaire du Shandong où il possède un restaurant typiquement québécois.

Le week-end terminé, Fleurette rentre chez elle où des squatters à la mine patibulaire l'agressent. Taouk, son patron, la découvre en piteux état, ce que la jeune femme raconte avec la même naïveté niaise qui la caractérise.

Que de clichés dans ce roman ! Trop même. Certes, ce récit tient de l'« épopée touristique », dans laquelle Fleurette est à la fois l'héroïne et la victime d'un monde qu'elle ne cesse, malgré ses poncifs, de croire merveilleux.